

## Ciné-Bulles

### Le cinéma d'auteur avant tout

## Viens chez moi, j'habite (peut-être) chez une copine...

André Lavoie

---

Volume 14, numéro 2, été 1995

URI : [id.erudit.org/iderudit/33798ac](http://id.erudit.org/iderudit/33798ac)

[Aller au sommaire du numéro](#)

---

Éditeur(s)

ISSN 0820-8921 (imprimé)  
1923-3221 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

---

Citer cet article

Lavoie, A. (1995). Viens chez moi, j'habite (peut-être) chez une copine.... *Ciné-Bulles*, 14(2), 18-21.

---

Tous droits réservés © Association des cinémas parallèles du Québec, 1995

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne. [<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>]

---

**é**rudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. [www.erudit.org](http://www.erudit.org)

## Viens chez moi, j'habite (peut-être) chez une copine...

par André Lavoie

«Selon Freud, l'histoire de l'homme est l'histoire de sa répression. La culture n'impose pas seulement des contraintes à son existence sociale, mais aussi à son existence biologique. Elle ne limite pas seulement certaines parties de l'être humain, mais sa structure instinctuelle elle-même.»

(Herbert MARCUSE, *Éros et civilisation: contribution à Freud*, Paris, Éditions de Minuit, Collection Arguments, numéro 18, 1963, p. 23)

«Les statistiques, les témoignages et l'expérience personnelle de chacun montrent, sans conteste, qu'hommes et femmes sont en train de modifier en profondeur l'image qu'ils se font d'eux-mêmes et de l'Autre. Leurs attitudes respectives — longtemps définies par la «nature» de chacun des sexes — se distinguent de plus en plus difficilement. Leurs relations n'ont plus les mêmes fondements et suivent d'autres voies que celles tracées par leurs pères. Les critères se dissolvent en se multipliant, et nos repères commencent à faire défaut. De quoi légitimement rester perplexe et ressentir quelques angoisses.»

(Élisabeth BADINTER, *L'Un est l'autre: des relations entre hommes et femmes*, Paris, Éditions Odile Jacob, 1986, p. 9)

Un grand malaise s'est installé en terre d'Amérique: l'homme blanc hétérosexuel est attaqué de toutes parts. Certains commencent déjà à s'inquiéter d'une éventuelle disparition; d'autres veulent établir des zones protégées. Dans quelques grandes universités de la côte ouest américaine, on songe même à instaurer de nouveaux programmes pour mieux les analyser. Les féministes, les noirs et les homosexuels ne possèdent-ils pas leurs «chaires», alors pourquoi pas eux? Malheureusement pour lui, quoi qu'il dise ou qu'il fasse, le voilà traqué dans ses derniers retranchements, pourchassé par les «minorités tyranniques» qui semblent bien décidées à avoir sa peau. Il s'agit sans doute d'un des nombreux effets pervers de la *political correctness* où celui qui imposait sa loi «depuis que le monde est monde» se retrouve tout à coup démuné ou à tout le moins déstabilisé par les révolutions successives de ceux qu'il opprimait jadis.

Qui donc pouvait se douter que le socle de l'homme blanc hétérosexuel, pourtant jugé inébranlable, allait vaciller et que cette caste deviendrait tout à coup la nouvelle minorité à la mode ou celle que l'on aime bien dénigrer? La revanche est douce, mais palpable et irréversible, au cœur de ceux qui commencent à en avoir ras le bol d'être considérés comme des citoyens de seconde zone. C'est pourquoi il faut accueillir avec un enthousiasme certain ce débarquement aussi réjouissant qu'inattendu de films «grand public» qui tentent de se frayer un chemin dans l'interminable labyrinthe de l'identité sexuelle, là où plusieurs commencent sérieusement à perdre le nord. Plus qu'un phénomène de prise de parole et de conquête du médium, comme c'était le cas dans les années 60 et 70, il s'agit d'une «nouvelle vague» où des femmes et des hommes investissent le territoire du *mainstream* et ne prêchent plus uniquement aux convertis. Les formes et les discours ont dû bien sûr

s'adapter à ce passage, mais la mise à mort de deux ou trois préjugés tenaces demeure toujours au programme.

Il est toutefois dangereux d'assimiler à la même cause des films dont les enjeux esthétiques et politiques sont parfois fort différents. Et encore plus de vouloir prêter aux réalisateurs des intentions et des ambitions qu'ils n'ont pas toujours, le spectateur «minoritaire» ayant parfois le réflexe de s'emporter un peu vite... Sans compter que ce déferlement de films provient d'Australie, de Grande-Bretagne, de France et, aussi invraisemblable que cela puisse paraître, de Cuba. L'Amérique a donc encore quelques leçons à recevoir.

Du rire aux larmes et de l'humour le plus vulgaire aux considérations les plus profondes, quelques films récents proposent de nouvelles avenues pour mieux comprendre la donne sexuelle des années 90: **Gazon Maudit** de Josiane Balasko, **Priest** d'Antonia Bird et **Strawberry and Chocolate** de Tomas Gutierrez Alea tentent de nous y faire voir plus clair. Les moyens déployés pour soutenir l'argumentation varient et au-delà d'un plaidoyer commun pour plus de tolérance à l'égard de LA différence, qu'elle soit gaie, lesbienne ou bisexuelle, il ne faudrait donc pas croire qu'ils sortent tous du même moule idéologique.

### La vie et rien d'autre

À l'heure des positions conservatrices de Jean-Paul II et du travail souterrain mais efficace des «intégristes catholiques» tels que Vie humaine internationale, pas besoin de publicité supplémentaire pour **Priest**. Le film débarque à point nommé dans un débat houleux sur le célibat des prêtres catholiques et pointe du doigt la gangrène qui ronge cette institution deux fois millénaire.

L'homosexualité trop longtemps refoulée de Greg Pilkington, un jeune prêtre idéaliste parachuté dans une paroisse pauvre de Liverpool, n'est qu'un des aspects développés ici où l'on pose de front le problème d'une Église fortement hiérarchisée qui ne semble plus à l'écoute de sa base et totalement fermée au dialogue. Obligé de faire face à ses démons, de confronter une réalité qui le dépasse et d'expier publiquement sa «faute» — sa liaison avec un homme fait la première page d'un de ses nombreux journaux à scandales dont les Britanniques sont si friands —, Greg trouve un allié chez son compagnon d'armes, le père Matthew Thomas. Celui-ci,

d'allure bourru, ayant adopté le relativisme moral de ses paroissiens, entretient une liaison avec la «bonne» du presbytère, la jeune et jolie Maria. L'anormalité selon Saint Matthew n'est pas symbolisée par l'homosexualité de Greg mais bien par la négation totale de l'expression de la sexualité des hommes et des femmes au service de Dieu. Son vibrant homélie «politique» sur la tolérance tous azimuts devant ses paroissiens médusés englobe donc des considérations plus vastes que le simple fait d'avoir un gay en chaire...

Les progressistes et autres réformateurs de l'Église qui contestent de plus en plus l'autorité papale et la sclérose qui mine toute l'institution trouveront dans **Priest** matière à débats, telle la question du secret de la confession devant des situations-limites, ici une jeune fille victime d'inceste. La thématique de l'homosexualité est exploitée ici avec beaucoup d'à-propos, vue dans une perspective sociale très large. En refusant, après de nombreuses hésitations, de porter les habits de la victime, Greg ébranle les autorités, force les hétérosexuels à se redéfinir et à choisir leur camp et tente d'imposer une partie de lui-même — sa sexualité — que l'on souhaite à tout prix étouffer. Sa croisade, largement appuyée par un prêtre délinquant et une jeune fille privée de son enfance par un père abusif, ne fait que commencer. **Priest** donne, à sa façon, le signal de départ d'un urgent concile Vatican III, au grand dam, on peut l'imaginer, de Jean-Paul II et de ses zouaves...

## Cherchez la femme

Certains en sont encore émus, d'autres hésitent à y croire et plusieurs crient à la trahison: après avoir remis en état de marche l'autobus du show-business de trois folles australiennes, Bob, un sympathique mécanicien, s'éprend de Bernadette, une transsexuelle sur le déclin, «veuve» de surcroît. Cette liaison n'occupe pas l'avant-plan de **The Adventures of Priscilla, Queen of the Desert** de Stephen Elliot mais on aurait tort de n'y voir qu'un «accident de parcours». Impensable il n'y a pas si longtemps, toujours improbable pour les scénaristes d'Hollywood, voilà que les frontières sexuelles et identitaires deviennent de plus en plus perméables et floues, ce qui n'est pas sans causer quelques remous. Qui fait l'homme, qui fait la femme, demandent les marchands de certitude?

Ils ne sont pas au bout de leur peine puisqu'un nouveau pavé vient d'être jeté dans la mare, qui modifie sensiblement le tracé habituel de la carte du



Linus Roache dans **Priest**

Tendre: un homme et une femme façon Claude Lelouch et *chabadabada*, très peu pour Josiane Balasko qui ne se gêne pas pour marcher sur le terrain du voisin et de sa charmante épouse dans **Gazon maudit**. D'un autobus couleur lavande qui traverse l'Australie à un *camping car* tout droit sorti de Woodstock qui sillonne le sud de la France, c'est un peu la même «folle» équipée pour la reconnaissance de la différence, toujours chargée d'embûches, bourrée de surprises, faisant voler en éclats tabous et certitudes. Marijo, mécanicienne (la sœur de Bob?), plombière, vaguement bohémienne et ouvertement lesbienne, débarque sans se faire prier chez Loli et Laurent, un couple tout à fait banal: il la trompe, elle n'en sait rien, il l'adore, elle l'adule. Bref, bienvenue au royaume des hétéros...

Grâce à ses «talents manuels» et malgré une absence évidente de *sex-appeal*, Marijo gagne vite le cœur et les faveurs de Loli, au grand désespoir de Laurent qui se croyait le favori de son épouse et le préféré de toutes ses amantes, incluant la gardienne d'enfants. Après une série de tentatives de séduction qui aboutiront à une liaison torride et passionnée, Marijo et Loli décident de faire contre mauvaise fortune bon cœur et aménagent, non sans peine, un espace vital pour le mari éconduit. Couple presque aussi improbable que Bob et Bernadette, voilà donc Loli, une femme désirée de tous (le choix de Victoria Abril, ex-muse de Pedro Almodovar, n'est pas innocent),

## **Priest**

35 mm / coul. / 105 min /  
1994 / fict. / Royaume-Uni

**Réal.:** Antonia Bird  
**Scén.:** Jimmy McGovern  
**Image:** Fred Tammes  
**Son:** Dennies Cartwright  
**Mont.:** Susan Spivey  
**Mus.:** Andy Roberts  
**Prod.:** Mark Sivas - B.B.C.  
**Dist.:** Alliance Vivafilm  
**Int.:** Linus Roache, Tom Wilkinson, Cathy Tyson, James Ellis, John Bennett



Josiane Balasko et Victoria  
Abril dans *Gazon maudit*

aux bras d'une autre qui pourrait bien être un homme si la nature n'était pas aussi imprévisible. C'est alors que commence ce qui est en passe de devenir les nouvelles communes des années 90 où les familles reconstituées ne le sont pas toujours sur des bases, dirons-nous, traditionnelles: les pères et les mères sont souvent plus nombreux qu'on le croit.

Balasko exploite à fond la carte du nouveau désordre amoureux, mais le caractère subversif de son discours est constamment désamorcé par le rire. Sorte de disciple de la philosophe Élisabeth Badinter qui voit venir la réconciliation des sexes devant l'atténuation des différences entre hommes et femmes, la réalisatrice en donne ici un bon exemple avec *Gazon maudit* où elle multiplie les zones d'ombres et les paradoxes. Marijo a toutes les caractéristiques d'un garçon manqué mais, sans raconter «la triste histoire de sa virginité», disons simplement que le premier «homme de sa vie» est nul autre que ce cher Laurent qui, s'il ne porte pas les gouines en haute estime, sera pourtant le père de son enfant. Et Loli ne gardera pas ses faveurs uniquement pour Marijo puisque, selon ses propres mots, «(elle) est mariée»: ce qui ne l'empêche d'être d'une jalousie féroce devant l'arrivée impromptue d'une ancienne flamme de Marijo. Le cœur a ses raisons...

Bien sûr, tout cela n'est que comédie dirons-nous. Et même si la fin du film ressemble davantage à de la science-fiction — Laurent, après avoir accepté d'intégrer ce triangle amoureux nouveau genre, éprouve une attirance non dissimulée pour un homme... — *Gazon maudit* lève le voile sur l'effritement des modèles traditionnels et l'expression d'une sexualité qui refuse les barrières et les étiquettes. À l'heure d'une radicalisation de la droite et du triomphe hypocrite des *family values*, Josiane Balasko ne pouvait mieux tomber.

## Fraises, chocolat et autres plaisirs interdits

Dans les années 70, le mouvement féministe ne pouvait se résigner à pactiser avec l'ennemi: les hommes, ou l'autre moitié de l'humanité, étaient étiquetés *persona non grata*. Il fallait se retrouver entre femmes pour mieux se comprendre. Depuis, un courant venant de la jeune génération tente un rapprochement bénéfique et nécessaire avec les hommes, n'en déplaise à Lise Payette et quelques autres gardiennes du temple qui se nourrissent de l'idée que rien n'a changé, notamment parce qu'elles en tirent des bénéfices immédiats.

### *Gazon maudit*

35 mm / coul. / 105 min /  
1993 / fict. / France

**Réal.:** Josiane Balasko  
**Scén.:** Josiane Balasko et  
Telshe Boorman  
**Image:** Gérard De Battista  
**Son:** Pierre Lenoir  
**Mont.:** Claudine Merlin  
**Mus.:** Manuel Malou  
**Prod.:** Claude Berri  
**Dist.:** C/FP Distribution  
**Int.:** Josiane Balasko, Victoria  
Abril, Alain Chabat, Ticky  
Holgado

De la même façon que les femmes cherchent à établir des ponts avec leurs amis, amants, époux, patrons ou subalternes, la communauté gaie et lesbienne, constamment tiraillée entre le repli sur soi et l'ouverture au monde, cherche également des accommodements avec la majorité masculine, toujours la plus rébarbative à l'égard de l'homosexualité. Alors que certains ont entrepris un véritable travail d'évangélisation, d'autres ont baissé les bras devant la lourdeur de la tâche ou la mauvaise volonté manifeste de l'autre camp.

Une leçon de tolérance nous vient de Cuba: voilà qui en surprendra plus d'un, sauf peut-être les derniers partisans du communisme à la Castro qui n'ont jamais douté de la bonne foi (?) du révolutionnaire... **Strawberry and Chocolate** de Tomas Gutierrez Alea fut donc une réelle surprise à plusieurs égards: comment un tel film peut-il sortir d'un pays aussi ouvertement homophobe, pour ne pas dire tyrannique à l'endroit des homosexuels? Dissipons immédiatement tout malentendu: malgré le mal que l'on peut penser et dire des coproductions, ce film n'aurait probablement jamais vu le jour sans le soutien du Mexique et de l'Espagne.

À la terrasse d'un café, Diego drague ouvertement le très timoré David qu'il parvient, finalement, à amener chez lui. David, un étudiant idéaliste, encore puceau, navigue entre ses convictions révolutionnaires quelques peu chancelantes et une identité sexuelle approximative. Diego est son exact contraire et un véritable anachronisme dans cette société machiste et enrégimentée: excentrique et flamboyant, artiste incompris vivant à l'heure américaine, abonné au marché noir, avide de lectures et de plaisirs interdits. Il tentera de «convertir» David, sans succès, alors que celui-ci accumulait les preuves pour écrouer cet ennemi du peuple. Tel est pris qui croyait prendre: David se laisse gagner par l'humanisme de Diego qui se départit, peu à peu, de ses grands airs à la Faye Dunaway. Avant de quitter le pays à la suite de son implication dans une exposition de sculptures jugées «subversives» par le régime, Diego pousse David dans les bras de Nancy, voisine et confidente, et participe ainsi, de façon sublimée, à son dépeçage.

Critique du castrisme et de la vie à La Havane, plaider pour une plus grande ouverture aux autres et au monde, **Strawberry and Chocolate** n'a pas toujours les moyens de ses ambitions mais réussit tout de même à séduire. Les personnages, surtout David

et Diego, affichent profondeur et humanité alors qu'ils s'annonçaient comme de simples clichés. Le film, malgré ses longueurs, gagne son véritable pari, celui d'abattre les frontières entre deux camps où l'hostilité et une certaine incompréhension demeurent. L'amitié des «frères ennemis» et leur étreinte maladroite qui clôt le film permet donc tous les espoirs. Les fidèles de Castro n'ont qu'à bien se tenir...

Autre signe des temps plutôt réjouissant? L'espace manque ici pour traiter d'autres films qui prolongent cette vague en la rendant quasi incontournable: **The Sum of Us** de Kevin Dowling et Geoff Burton, **Just Like a Woman** de Christopher Monger et, dans un registre *soft*, **Exotica** d'Atom Egoyan. Si le cinéma était le véritable reflet de la vie, il y aurait tout lieu de se réjouir de tant d'audaces. Mais nul besoin d'avoir lancé des pavés lors de Mai 68 pour savoir qu'il ne suffit pas de faire trembler la société pour qu'elle change, sous le seul coup de la menace. La montée du fanatisme religieux et la prolifération des mouvements d'extrême droite expriment très bien le malaise ressenti face à ce vent de changement. L'homme blanc hétérosexuel se sent véritablement menacé et, de ce côté, les troupes se mobilisent, sans compter celles qui s'arment jusqu'aux dents. Et qui pourront toujours se déridier devant le prochain *remake* que nous prépare Hollywood, celui de **la Cage aux folles**... ■

## **Strawberry and Chocolate**

35 mm / coul. / 110 min /  
1994 / fict. / Cuba-Mexique-  
Espagne

Réal.: Tomas Gutierrez Alea  
Scén.: Senel Paz  
Image: Mario Garcia Joya  
Son: Germinal Nernandez  
Mont.: Miriam Talavera et  
Osvaldo Donatien  
Mus.: José Maria Vitier  
Prod.: Miguel Mendoza  
Dist.: Alliance  
Int.: Jorge Perugorria, Vladimir Cruz, Mirta Ibarra, Francisco Gatorno



Jorge Perugorria et Mirta Ibarra dans *Strawberry and Chocolate*